

COMPTES RENDUS

Walter FÜRNRÖHR (hrg), Afrika im Geschichtsunterricht europäischer Länder. Von der Kolonialgeschichte zur Geschichte der Dritten Welt. (im Auftrag der Internationalen Gesellschaft für Geschichtsdidaktik) Minerva Publikation München (Politik- Recht- Gesellschaft- Interdisziplinäre Reihe, band 4), 1982, 233 Seiten.

En choisissant pour thème de la 3^è session de Tutzing, en 1980, "l'Afrique dans l'enseignement de l'histoire en Europe", ses organisateurs prenaient un sujet à la fois réduit et immense. Réduit si on en juge à sa place dans nos programmes d'histoire, dans notre expérience professionnelle et nos réflexions didactiques, dans les préoccupations profondes de la plupart des adultes dont nous enseignons les enfants. Immense selon d'autres critères : son importance pour l'intelligence politique et économique du monde contemporain ; le volume et la nature des connaissances nouvelles acquises en ce domaine en un quart de siècle ; le défi que nous lance, à nous, éducateurs, le fossé qui sépare les principes moraux et intellectuels sous-jacents à notre enseignement et l'état de mépris, d'ignorance, de domination ou d'exotisme paternaliste qui caractérisent souvent les représentations de l'Afrique qui ont cours dans nos pays ; le besoin que nous avons, nous, professeurs d'histoire, de passer d'un premier progrès - le sentiment simple et général qu'il faut faire une place meilleure à l'Afrique - à un deuxième progrès : la définition précise et raisonnée des divers objectifs que nous voulons et que nous pouvons poursuivre ainsi... Le contraste entre ce "trop peu" qui existe et ce "beaucoup" que nous cherchons fait juger avec plus de faveur et d'intérêt encore la publication des fruits de cette session par les soins de Walter Fürnröhr : voici, désormais, un précieux et solide dossier de départ.

Une première partie (Von der Kolonialgeschichte zur Geschichte der dritten Welt) trace fermement le cadre de notre connaissance. Klaus J. Bade, brièvement, et Rudolf von Albertini, énoncent à la fois

l'évolution de la situation faite aux pays colonisés depuis un siècle et celle de la thématique et de la problématique savantes à ce sujet ; puis Klaus J. Bade creuse avec exigence le cas de la colonisation allemande. Ce sont des exposés très denses et vigoureusement maîtrisés. Riche aussi est le texte de Dirk Berg-Schlosser, qui s'exerce à la typologie des systèmes politiques africains contemporains et qui n'omet pas, pour ce faire, de mobiliser des critères autres que politiques. Aussi, plutôt que de commenter des chapitres qui se défendent très bien tout seuls, ajouterai-je le sentiment personnel qu'un autre chapitre encore aurait pu trouver sa place ici, également nourri des thèmes et des problématiques de nombreuses études africanistes (histoire sociale, "anthropologie dynamique"...). Il aurait dit comment notre connaissance récente de l'histoire précoloniale de l'Afrique, non seulement a conquis une nouvelle province au savoir historien, non seulement contribue éminemment à une histoire comparée des systèmes économiques, sociaux et politiques, mais encore éclaire directement l'analyse et le diagnostic des situations présentes.(2)

La deuxième partie (Afrika im Geschichtsunterricht europäischer Länder) est plus inégalement nourrissante, mais de nouveau très utile. Elle permet d'abord au lecteur de confronter la place officielle faite à l'Afrique dans les programmes d'histoire des onze pays européens pour lesquels, ici, un rapport a été écrit - confrontation suggestive même si elle est limitée par la diversité des systèmes scolaires, par le degré variable de "dirigisme administratif" qui fixe le contenu des enseignements, et aussi par le "coefficient d'illusion" dont il faut toujours affecter la lecture des programmes (tout le programme n'est pas traité et, inversement, formation et connaissances sont transmises à l'occasion des programmes, mais pas toujours à leur sujet).

Dans un chapitre original, Raphaël de Keyser examine la place et la présentation du Congo dans une dizaine de manuels belges au long du siècle, en reliant au contexte historique l'évolution de cette image, de sa tonalité idéologique et de l'intérêt porté à la colonie. Les textes de Dieter Tiemann, sur l'Allemagne, et de Mary Fulton, sur la Grande Bretagne, beaucoup plus approfondis que les autres, sont instructifs au delà du cas national dont ils traitent : additionnés, ils donnent une bonne liste des pistes à parcourir : contenus intellectuels et interprétations, données idéologiques et stéréotypes hérités, objectifs, matériaux disponibles, contextes de l'opinion publique et des media.

On y ajoutera l'introduction de Walter Fűrnrrohr, qui replace l'enjeu de l'enseignement de l'histoire à l'intérieur d'une exigence plus vaste de réévaluation de nos représentations et de nos conduites relatives à l'Afrique, et qui amorce de précieuses remarques sur les niveaux divers auxquels peuvent être situés nos sentiments d'identité et de solidarité. On cueillera enfin, chez chacun, quelque donnée de portée globale - je retiens à ce titre les remarques de Piet Fontaine sur cette réalité première qu'est la présence physique d'hommes du Tiers Monde dans nos pays. Les références bibliographiques en langue française sont quasiment absentes ; mais y en avait-il tellement à citer ? Je n'en vois qu'une dont le manque représente une véritable lacune : c'est l'analyse avisée et soignée que Roy Preiswerk et Dominique Perrot ont faite de manuels d'histoire de France, d'Afrique francophone, de Suisse romande, d'Angleterre, de Nigeria, d'Allemagne et d'URSS, quant à l'image qu'ils proposent des trois continents du Tiers Monde, livrés autant plus intéressants qu'il ne donne pas seulement des résultats de recherche, mais aussi les ressorts de la démarche intellectuelle suivie (3).

Une dernière partie (Einige Anregungen für die Praxis) procure deux appendices : un guide bibliographique commenté, recensant des ouvrages de langue allemande seulement, par Dieter Tiemann, et l'observation, intéressante et serrée, par Walter Fűrnrrohr, de trois cas "d'enseignement parallèle" : un numéro d'un journal de jeunes (Geschichte mit Pfiff) consacré à la traite des esclaves, une action culturelle intensive en milieu urbain (Erlangen), une journée culturelle en milieu scolaire, toutes deux sur l'Afrique. Soit une troisième façon d'éclairer le sujet.

Ainsi Walter Fűrnrrohr a-t-il réussi à fabriquer un livre équilibré, varié et maîtrisé, à partir de matériaux de départ certainement plus hétéroclites. Voilà un bon guide, plein de références et d'inspirations, ouvert sur les divers horizons du professeur d'histoire.

Henri MONIOT

Paris

NOTES

- (1) La parution, à partir de 1976, d'une Cambridge History of Africa en 8 volumes est le signe éclatant de cette maturation, alors qu'une recherche historique organisée et généralisée n'a guère commencé qu'à la fin des années 50.
De quelques années plus vieille, la littérature relative au "développement" (plus inégale et quelquefois même simplement bavarde) a déjà parcouru plusieurs étapes intellectuelles.
- (2) Les notions de domination, développement/sous-développement, centre/périphérie..., opérantes et nécessaires, peuvent cependant fonctionner à leur tour comme un piège, si elles aboutissent à nous montrer l'Afrique seulement dans le cadre de notre histoire mondiale actuelle - fût-ce en lui reconnaissant la compassion due à la victime - et si elles font oublier, par une analyse macroscopique et globale, l'histoire concrète des sociétés concrètes. Dans l'histoire de chacune, ce sont des relations sociales et des formes de conscience spécifiques qui ont subi, hier, le choc d'interventions coloniales spécifiques et, aujourd'hui, d'actions dites de développement et d'interventions étatiques également brutales - et qui, dans ce processus, ont connu décomposition, recomposition, suppression ou au contraire maintien pour les besoins mêmes de l'exploitation. Le mot "modernisation" cache une histoire sociale variable, heurtée, porteuse d'héritages d'âges divers.
- (3) Roy PREISWERK et Dominique PERROT, Ethnocentrisme et histoire. (L'Afrique, l'Amérique indienne et l'Asie dans les manuels occidentaux), Paris, Anthropos, 1975, 391p.

WOLFGANG WIPPERMANN

DER 'DEUTSCHE DRANG NACH OSTEN'

Ideologie und Wirklichkeit eines politischen Schlagwortes

Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1981

(Impulse der Forschung, Bd. 35, VIII-153 S.)

ISBN 3 354 07556 0

Von Gesetzen der Geschichte wollen die meisten Historiker nichts hören, auch Konstanten stehen sie mißtrauisch gegenüber, sogar auch anthropologischen Konstanten, als ob der Mensch in jedem Zeitalter ganz anders gewesen wäre. Auf dieser Klippe ist damals auch die exemplarische Diskussion festgefahren, weil man sich nicht einigen konnte über die Generalnennern, unter welche Zeitalter oder Personen oder Ereignisse zusammengebracht werden könnten. Geschichte ist das Einmalige, nicht Wiederholbare, das Besondere; aber wenn überhaupt etwas wiederholbar war, bis zum Überdruß, dann war es diese These. Ohne Allgemeinheiten geht es jedoch nicht, das sehen vor allen Dingen die Geschichtslehrer ein, dem Geschichtsbegriff ihrer Schüler zuliebe. Zum Beispiel, man wird eine Unmenge Geschichte, volle tausend Jahre, los unter dem bequemen Sigel 'Mittelalter'. 'Mittelalter' ist ein selbstverständlicher Begriff, der keine weitere Erklärung braucht, denn es gab ja das Mittelalter, ein Zeitalter mit gewissen Zügen. Weil Historiker im Allgemeinen fast keine theoretischen Kenntnisse haben (oft nicht einmal haben wollen), sind sie ihren Generalnennern haltlos ausgeliefert. Denn da diese nicht selbstverständlich sind, nicht unmittelbar aus der Geschichte abgeleitet, sind sie 'geschichtsmächtig', schaffen sie 'Geschichte', die eigentlich nicht da sein sollte. So ist 'Mittelalter' kein direkt aus der Historia historians hervorgehender Zusammenhang, sondern eine 'Erfindung', aus bestimmten ideologischen Gründen gemacht.

Was ich meine, macht Wolfgang Wippermann (geb. 1945, Assistenzprofessor und Privatdozent für Neuere Geschichte an der Freien Universität Berlin) klar in seinem kleinen Büchlein über den angeblichen 'deutschen Drang nach Osten'. In gewissen Zeiten sind Deutsche ostwärts gezogen, während der mittelalterlichen Ostkolonisation oder während der Nazizeit. Dann dauerte es nicht lange, und man hat eine fortwährende, eine kontinuierliche Bewegung, durch alle

Jahrhunderte hin, erfunden. Und weil diese Bewegung stark und unwiderstehlich scheint, wird daraus ein Drang, der 'deutsche Drang nach Osten', ein neuer Begriff und überaus brauchbar, um damit grosse Komplexe von Ereignissen allgemeinverständlich zu machen.

Wippermann legt dar, dass dieser Begriff ziemlich jung ist und aus Osteuropa stammt, wahrscheinlich von dem slowakischen Publizisten Ludovít Štúr, der 1851 in seinem Buch 'Das Slaventhum und die Welt der Zukunft' sprach von einem 'Andrang des Germanenthums' nach Osten, gegen den die Slaven sich seit den ältesten Zeiten zur Wehr setzen mussten. Diese These war eine Antwort auf deutsche Veröffentlichungen der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts, in welchen von einer deutschen Sendung im slavischen Osten die Rede war. Kolonisationspläne und Aufrufe für eine erneute Siedlungsbewegung waren damals auf deutscher Seite nicht selten. Historisch wurden solche Projekte damit legitimiert, dass es seit der Völkerwanderung eine unaufhörliche deutsche Kolonisationsbewegung gen Osten gegeben habe. Die ideologische Rechtfertigung besagte, dass es in der Geschichte Europas ein West-Ost-Gefälle gibt, wobei 'die Kultur' von der vollen nach der leeren Seite strömt, das heisst sich naturnotwendig von Deutschland nach Osteuropa verlagert, die Folge eines naturhistorischen Gravitationsgesetzes.

In Wirklichkeit darf man nicht von einem 'deutschen Drang nach Osten' sprechen. Den mittelalterlichen Kolonisten und ihren Zeitgenossen war eine derartige Vorstellung vollständig fremd. Und auch die deutsche Publizistik von vor 1800 oder sogar noch später wusste davon nichts. Es hat überhaupt keinen kontinuierlichen 'Drang' gegeben, die deutsche Kolonisation versandete später und wurde nicht wieder aufgenommen. Die Kolonisation verlief fast immer friedlich und gedieh zum Vorteil der betroffenen Gebiete (vercasserte Landwirtschaft usw.)

In 'Mein Kampf' gab Hitler den Abschluß implizit zu, weil er mit der Ostsiedlung fortfahren wollte, "wo man vor sechs Jahrhunderten (sic!) endete". Er regte sich darüber auf, dass 'die Germanen' nach Westen und Süden zogen statt nach Osten. Bis auf Bismarck und noch später hatte auch die deutsche Aussenpolitik noch keine antislawische Spitze, im Gegenteil, der Erbfeind

war Frankreich, nicht die östlichen Nachbarn.

Dass aus dem publizistischen Slogan 'deutscher Drang nach Osten' schliesslich auch ein politisches Schlagwort wurde, daran sind die deutschen Historiker nicht wenig Schuld. Ohne sich darum zu kümmern, dass ein solcher 'Drang' nie bestanden hat, verfochten Männer wie Treitschke aggressive, ja raubgierige und blutrünstige Standpunkte. Treitschke wurde von seiner eigenen leeren Rhetorik mitgerissen, als er sprach von "jenem Boden, den das edelste deutsche Blut gedüngt", und kombinierte so verhängnisvoll die Wörter 'Blut und Boden'. Wir sind damit ausserhalb des historischen Bereiches. Wiederholt weist Wippermann daraufhin, dass die 'Drang-nach-Osten'-Theorie a-historisch ist, weil sie "suggeriert, dass geschichtliche Prozesse von irgendwelchen dumpfen Drängen und Trieben bestimmt werden". Mit Ausdrücken wie 'triebhaft', 'Blut' und 'düngen' sind wir auf dem Gebiet des Physikalisch-Biologischen. Dieses 'Drängen', diese Neigung, die Slaven zu kultivieren bzw. zu unterjochen, wird dem deutschen Nationalcharakter zugeschrieben, obwohl das Unterstellen von Nationalcharakteren keine rationale Geschichtsbetrachtung, sondern kaum verhüllter Rassismus ist. Spricht man von einer 'historischen Mission', dann ist das ein verschwommener Mystizismus, hinter dem sich politische Aggressivität verbirgt. Schliesslich wird die Geschichte faktisch aufgehoben, weil sie als statisch betrachtet wird und ihre Struktur als unwandelbar.

Bei den osteuropäischen und DDR-Historikern wirkt dieses Ideologem noch immer fort, es dient u.a. zur Rechtfertigung der polnischen Westverschiebung. In der Bundesrepublik Deutschland übte Ritter längere Zeit grossen Einfluß aus mit seiner Überzeugung, dass es vom Nationalsozialismus aus keine Kontinuitätslinien bis in die ferne Vergangenheit ab. Wippermann rechtfertigt die bundesdeutschen (und wie steht es mit ihren westeuropäischen Kollegen?) Historiker aber nicht, denn, sagt er, sie machen es sich zu bequem, weil sie lieber (positivistisch) forschen, anstatt sich zu vertiefen in eine genauere historiografische, ideologiekritische Analyse der Forschungsgeschichte. Wie notwendig diese Analyse ist, hat Wippermann überzeugend

gezeigt. Sie ist aber nicht nur historisch, ideologiekritisch notwendig, sondern auch pädagogisch. Weil die heranwachsende Generation rational-kritische Geschichte braucht - und nicht Ideologeme - soll diese Analyse auch ein Anliegen der Geschichtsdidaktik sein.

Piet Fontaine

Utrecht/Amsterdam

Helmuth Schneider (Hrg.), Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der römischen Kaiserzeit. Wege der Forschung Bd. 552. Darmstadt 1981

In einer Reihe von Lehrplänen sind in den letzten Jahren sozialgeschichtliche Strukturen, auch aus der späten römischen Geschichte, mit Recht betont worden, ohne daß eine handliche Zusammenfassung der neueren Forschung für die private Fortbildung leicht zugänglich gewesen wäre. Ein solches Sammelwerk, das insbesondere die ausländische Forschung in gut lesbaren Übersetzungen vorstellt, liegt hier vor. Beiträge u.a. aus dem angelsächsischen und französischen Raum, aber auch aus dem Ostblock beschäftigen sich im Detail mit Fragen der Lage der Bauern, mit Wirtschaft und Gewerbe in den Städten, mit Besteuerung und technischer Innovation, mit der Sklavenfrage und sozialer Mobilität, mit Geld und Markt sowie mit sozialen Konflikten.

Während die ältere Forschung (z.B. Eduard Meyer) sich den Zugang zu den Quellen durch Vergleiche mit modernen Faktoren - etwa: Industrie, Kapital, Exporthandel - oft eher erschwerte, gehen diese zwischen 1952 und 1977 verfaßten Studien stark auf Fragestellungen, Methoden und Ergebnisse von Nachbarwissenschaften wie Archäologie und Soziologie ein und können damit teilweise moderne Begriffe differenzieren oder zurückdrängen. Landbesitz wird als die wichtigste Quelle des Reichtums betont und der starke Anteil von Staat und Behörden an Produktion (Manufaktur) und Transport erkannt. Für private Unternehmertätigkeit bleibt demgegenüber nur ein kleinerer Raum. - In vielen dieser Studien wird auch deutlich auf die bedrängte Lage der ausgebeuteten Menschen geachtet.